



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

LUCIEN LASALLE, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine



CONFERENCE

DONNÉE

AU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL
LE 27 DÉCEMBRE 1889, PAR

HECTOR BERTHELOT

(Suite)

CHAPITRE I.

MA NAISSANCE PENDANT UN DÉMÉNAGEMENT.

Dans les anciennes conceptions de la fable, il y a trois vieilles canadiennes qu'on appelle Clotho, Lachésis et Atropos; autrement dit les Trois Parques.

Clotho, la plus jeune, présidait à la naissance des hommes et tenait une quenouille. La quenouille, d'après la mythologie, joue un rôle important dans les naissances.

Lachésis, filait les jours et les événements de la vie. C'était une "veuveuse," comme diraient les Canadiens des Etats-Unis, qui a gâté bien des jobs, particulièrement dans mon cas.

Mlle Atropos, l'aînée, coupait, avec des ciseaux, les fils de la même vie.

Elles se servaient de laine blanche pour filer une vie longue et heureuse, et de laine noire pour une vie malheureuse, et de la laine entremêlée pour une vie ordinaire.

Vous voyez d'ici l'embarras de ces vieilles demoiselles lorsqu'elles ont commencé à tisser mon existence. Elles ont dû s'entendre entr'elles pour faire un gâchis. Assurément l'étoffe de ma vie ne pouvait être de pure laine, elles y ont mêlé du coton, et comme je n'étais pas destiné à me marier, elles ne se sont pas servies de coton jaune. Dans le tissage de ma vie politique, les fils ont été multico-



APRES LA KERMESE

lores, il y avait du bleu et du rouge.

Les Parques ont probablement pesté plus d'une fois en rencontrant des nœuds dans les fils,—fils qui se sont mêlés plus d'une fois.

Qu'importe, je les laisse pester, en attendant que la plus vieille donne le fatal coup de ciseaux.

La manière dont je suis venu au monde devait influer sur toute mon existence.

Je suis né dans un déménagement, ce qui explique les différents changements qui se sont produits au cours de ma vie politique. Je déménageais autrefois de boutique en boutique avec le même sans gêne que lorsque je change de chemise.

Mon père, ancien Québécois, était marchand à Ste-Anne de la Pérade. Comme la fortune n'avait pas souri à ses opérations, il avait été obligé d'abandonner son magasin et de chercher une place à Montréal. D'après les calculs ordinaires je devais naître quel-



MA NAISSANCE.

ques jours après l'installation de ma famille dans la métropole. La Providence décréta autrement.

En mars 1842, le chemin de fer du Nord n'était pas encore en opération et le trajet entre Ste-Anne de la Pérade

et Trois-Rivières devait se faire en cariole.

J'étais alors pour ma mère ce qu'Ovide appelle dans le premier livre de la Métamorphose :

Rudis indigestoque moles!

En canadien : Une masse rough et indigeste!

Bref, j'ai vu le jour pendant la nuit du 4 mars, en 1842, à la résidence de



MON ONCLE.

mon oncle, feu le Dr Geo. Badeaux, à Trois-Rivières, rue Notre Dame.

Les premiers fonds que j'ai vus étaient les fonds baptismaux de l'ancienne église sur lesquelles je fus baptisé par feu M. Lemoine, ancien chapelain des Ursulines de Québec; les autres fonds que j'ai eu pendant ma vie, je ne vous en parle pas, car ça ne se monteront pas à grand chose...

Avant d'aller plus loin, je vous parlerai d'autres circonstances qui accompagnèrent ma naissance. Comme la nature dans sa prévoyance savait que pendant ma future carrière, je ne devais appartenir à aucun ordre de Chevalerie, ni de St-Grégoire-le-Grand, ni de St-

Sylvestre, ni de la Légion d'Honneur, ni du Saint Sépulchre, ni de la Reine Mélusine, pas même des Sauveteurs de Nice, elle me récompensa en me faisant venir au monde avec une décoration, celle du grand cordon ombilical. Ce cordon, je ne sais pour quelle raison, on me l'a enlever lorsque j'avais l'âge tendre de trois minutes. Je n'ai jamais porté d'autres décorations depuis.

J'avais fait une courte étape à Trois-Rivières. J'avais, je crois, six mois révolus, lorsque je devins citoyen de Montréal.



J'AVAIS SIX MOIS.

Les sept premières années de ma vie ne m'ont laissé aucun souvenir durable. C'est à peine si je me rappelle la coupe de ma robe d'innocence; j'ignore aujourd'hui si elle s'aggraffait par devant ou par derrière. Ce n'est qu'à quinze ou seize ans que je l'ai envoyé au lavage.

Passons maintenant au :

CHAPITRE II.

UNE BROUSSE PRÉCOCE, OU JE FAIS CONNAISSANCE AVEC CHINTQUY.

En 1849, j'avais sept ans.

Tous les dimanches j'allais entendre la grand'messe à Notre-Dame avec mon père, qui, après l'office divin, m'amenait avec lui chez un parent, au coin des rues Craig et St-Dominique, histoire de tailler une bavette avant le dîner.

Ce parent, nous l'appelions notre cousin le vieux garçon, parce qu'il n'avait que 34 ans. Chez lui, comme chez tous les vieux garçons, les liqueurs se plaçaient sur la table et s'offraient aux amis. Toujours est-il qu'un beau dimanche, mon cousin me fait sabler un verre d'Oporto généreux, un de ces vins qui chantent dans le cerveau.

J'ignore comment la chose est arrivée, mais j'avais réussi à ingurgiter un deuxième coup. L'effet ne tarda pas à se produire, une vingtaine de minutes après, j'étais rond comme un petit



(A suivre sur la 4ème page.)